

Sauvageon ; comme ce carrosse approchait, je me mis debout, par respect, je tins mon bonnet à la main, et je regardai de tous mes yeux.

L'attention de Lascars redoublait, il écoutait avec une curiosité avide les paroles du cabaretier. Ce dernier reprit :

—Le carrosse passa devant moi aussi vite que l'éclair : il y avait dans le fond un seigneur et une dame, et sur le devant deux petits garçons. Je ne fis aucune attention ni au seigneur, ni aux deux enfants, mais je vis la dame aussi bien que je vous vois, et je crus reconnaître cette belle demoiselle Pauline Talbot, devenue madame de Lascars dans l'église de Bougival. Rien n'y manquait, ni les yeux noirs, ni les cheveux blonds et elle me semblait aussi jeune qu'au jour de son mariage... Je me dis à moi-même : " Pour sûr voi à madame la baronne ; il paraît que monsieur le baron a de la famille. " J'avais la berlue, tout uniment, et monsieur peut bien se moquer de moi si ça lui plaît, je n'y trouverai point à redire.

—Je ne me moquerai pas de toi, mon brave Caillebotte, répliqua Lascars, rien n'est plus simple que ce que tu viens de me raconter... tu as été dupe d'une ressemblance plus ou moins grande... il n'y a pas de quoi s'étonner.

—Tiens ! au fait, c'est probable... une ressemblance explique la chose et je ne suis pas si sot que je le supposais tout à l'heure.

—Et, demanda Lascars, depuis lors tu n'as jamais revu ni le carrosse, ni la belle dame ?

—Jamais.

—Sans doute ce brillant équipage n'appartient point au pays ?

—C'est certain, sans cela on le verrait passer et repasser de temps en temps ; je connais tous les carrosses, toutes les livrées, tous les maîtres des alentours ; il y a bien le propriétaire actuel du beau château de Port-Marly ; je ne le connais pas, celui-là, mais c'est naturel ; il habite Paris et une autre terre qu'il a je ne sais où, et il ne met point les pieds dans son domaine de Port-Marly ; c'est un très grand seigneur ; il est colonel et marquis et il a des millions.

—Sais-tu son nom ? demanda Lascars avec indifférence.

—Il s'appelle le marquis d'Hérouville.

Roland tressaillit.

—Ah ! murmura-t-il d'une voix altérée, le marquis d'Hérouville !

—Monsieur le connaît ? s'écria Sauvageon.

—Oui.

—C'est sans doute un ami de monsieur ?

—Un ami ! répéta le gentilhomme avec amertume, un ami ? oh non !

Et il ajouta d'une voix basse et sombre :

—Je ne le cherchais pas... je l'avais presque oublié... mais si le hasard ou la fatalité nous remet en présence, malheur à lui !

Un silence assez long suivit ces paroles, Sauvageon, voyant la physionomie farouche et les sourcils contractés de son ex-maître, n'osait rompre le silence. Il s'y décida cependant, au bout de quelques minutes, et il murmura en faisant vers la porte un pas de retraite.

—Monsieur semble fatigué... monsieur doit avoir besoin de repos... je vais me retirer pour laisser dormir monsieur...

Lascars releva la tête et passa sa main sur son front.

—Reste, dit-il, j'ai à te parler.

Le cabaretier fit un geste de respectueux acquiescement.

—Ami Sauvageon, ou plutôt ami Caillebotte, reprit Roland, je ne savais pas te trouver ici, mais c'est notre bonne étoile à tous les deux qui t'a placé sur mon chemin, car la rencontre est heureuse pour toi comme pour moi...

—En vérité, c'est trop d'honneur... balbutia le cabaretier.

—Trêve de modestie ! interrompit Lascars, je compte sur toi dans l'avenir comme j'y comptais dans le passé... tu m'as survi déjà, tu m'as bien servi, et je crois que tu n'as pas eu lieu de t'en repentir...

—Je m'en congratule quotidiennement, répliqua Sauvageon, puisque c'est à monsieur que je dois ma modeste aisance...

—Tu étais autrefois un gaillard prêt à tout, confirma le baron, un garçon résolu, ce qu'on appelle un hardi coquin.

Sauvageon baissa les yeux et prit une physionomie confuse.

—Ah ! monsieur, dit-il d'un air de profonde contrition, pourquoi rappeler cela ?

—Est-ce que tu oublierais le passé ? demanda Lascars en riant.

—J'essaye, monsieur... j'essaye de toutes mes forces...

—Et réussis-tu ?

—Il y a des moments, parole d'honneur, où je ne me souviens presque plus des gaillardises de ma jeunesse...

—Serrais-tu, par hasard, devenu véritablement un honnête homme ?...

—Sans doute, monsieur, puisque je possède, grâce à vous, quelques sacs d'écus qui ne doivent rien à personne.

—Et ton désir est de persévérer dans cette voie ?...

—Si la chose est possible, oui, monsieur.

—Tu te trouves donc assez riche ?

—J'ai de la philosophie, monsieur, et je me contente du bien qui m'est échu, grâce à vous...

—Tu n'as pas d'ambition ?

—A quoi ça me servirait-il d'en avoir, puisque je suis content de mon sort ?

—Cependant si l'on t'offrait de doubler, de tripler, de décupler ta fortune ?

—Sans risquer mes capitaux ? demanda Sauvageon avidement.

—Oui, sans que ton argent courre le moindre risque... que répondrais-tu ?

—Mordieu ! je répondrais que j'accepte ! et plutôt dix fois qu'une !...

XIX

—A la bonne heure !... s'écria Lascars, je savais bien qu'en touchant la corde sensible je finis par avoir raison de tes scrupules de fraîche date.

—Faudra-t-il donc commettre des coquinerie ? demanda Sauvageon, non sans un trouble visible.

—Que t'importe ?

—Ah ! monsieur, il m'importe beaucoup... Je tiens à ma liberté plus qu'à tout au monde, et messieurs les juges ne badinent pas !... ils n'ont garde !...

—Mets-toi l'esprit en repos... répliqua Roland, messieurs les juges, comme tu dis, n'auront rien à voir dans tes affaires... il ne s'agira pour toi que de fermer les yeux, sans te mêler de rien, et de tendre la main pour recevoir la pluie d'or qui ne saurait manquer d'y tomber...

—Si c'est comme ça, monsieur, ça me va tout à fait !... C'est que, voyez-vous, quand on a l'estime de l'autorité, on y tient, et l'autorité fait grand cas de moi... jamais un cavalier de la maréchaulsée ne passe devant le *Goujon-Aventureux* sans ôter très poliment son chapeau, et ces honneurs-là flattent un homme surtout quand on n'en a pas l'habitude...

—Ainsi, tu es au mieux avec les cavaliers de la maréchaulsée ?... demanda le baron.

—Au mieux, oui, monsieur, et je m'en fais gloire... ce sont tous de braves gens et de gais compagnons ; aussi je ne leur ménage pas les petits verres de liqueurs fines, je vous prie de le croire...

—Je suis ravi de ces détails... Voilà d'excellentes connaissances, et je t'engage à les cultiver.

—Sérieusement, monsieur ?

—Très sérieusement !... ce que tu viens de m'apprendre te rend inappréciable pour moi. Tu vaux ton pesant d'or, ami Caillebotte.

—Mon pesant d'or ! répéta le cabaretier surpris et flatté.

—Sans aucun doute, et si je n'en dis pas davantage, c'est afin de ne point exalter outre mesure ton légitime orgueil, maintenant je vais te prouver que ma confiance en toi est sans bornes. Je vais dérouler sous tes yeux mes vastes projets, je vais enfin ne te rien cacher de mes ambitions et de mes espérances, à toi qui seras mon *alter ego*.

L'entretien de Lascars et de Sauvageon se prolongea pendant une grande partie de la nuit. Nous ne rapporterons point ici ce long entretien. Il nous suffira de voir le baron à l'œuvre, de connaître ses plans par leurs résultats, et d'apprendre à nos lecteurs que Sauvageon, après s'être séparé

de son ancien maître, chercha vainement le sommeil sur un lit improvisé. L'ex-cabaretier des *Lapins* ne put fermer l'œil ; d'un côté, les joies de la cupidité satisfaite, de l'autre les plus sombres inquiétudes le tiraillaient alternativement en sens inverse ; des mirages séduisants passaient devant ses regards éblouis, puis cédaient la place, sans transition, à des pressentiments de mauvais augure. Enfin, au moment où l'aube parut, Sauvageon quitta le matelas sur lequel il s'était jeté, et il résuma par ces quelques mots les combats qui venaient de se livrer en lui :

—Sans doute, se dit-il, je deviendrai puissamment riche ; je crois même que la chose est certaine, mais hier j'étais tranquille et content, sans ambition et sans inquiétude, tandis que maintenant j'entrevois et je redoute la potence... Ah ! mieux aurait valu cent fois que le baron ne revint jamais ! il a besoin de moi, donc il me payera bien, mais je ne m'appartiens plus, je suis sa chose et non plus la mienne, et si j'essayais de lui résister, il n'hésiterait point à me perdre !... Bref, j'obéirai, puisqu'il le faut, j'obéirai, quoiqu'à contre-cœur, et j'accepterai la richesse en m'efforçant d'oublier la potence !...

Ce même jour, dès le matin, après avoir déjeuné rapidement, Lascars prit un des bateaux de Sauvageon, traversa la rivière, débarqua dans l'île, et trouva le Moulin-Rouge encore plus délabré qu'à l'époque où, pendant quelques semaines, il l'avait habité.

Ce qui précède se passait, nous le répétons, seize ou dix-huit mois avant le moment auquel nous reprenons notre récit, c'est-à-dire au mois de septembre de l'année 1778. C'était un dimanche ; huit heures venaient de sonner et une soirée délicieusement tiède et calme succédait à une chaude journée, éclairée par un soleil d'automne brillant comme le soleil de juillet. Depuis le matin les Parisiens altérés et affamés s'étaient assis à tour de rôle devant les petites tables du cabaret de Sauvageon Caillebotte, et les canots de Joël Macquart avaient sillonné les eaux transparentes et limoneuses de la Seine ; puis, peu à peu, chaloupes et you-yous étaient revenus prendre leur place à l'embarcadère ; la salle basse du *Goujon-Aventureux* et la salle de verdure ombragée par les grands tilleuls du bord de l'eau, avaient perdu successivement presque tous leurs hôtes. Les promeneurs dominicaux reprenaient le chemin de Paris, les uns à pied, les autres dans les carrioles qui les avaient amenés. Bientôt l'intérieur du Cabaret-Rouge ne contient plus que cinq personnes : trois jeunes Parisiens, achevant joyeusement un repas joyeusement commencé, et deux paysans de Bougival, arrosant par d'amples libations un marché qu'ils venaient de conclure.

—Buvons le coup de l'étrier, mes amis, dit un des Parisiens, j'offre une bouteille de vin de Champagne, si toutefois notre hôte en possède. Oh ! oh ! notre hôte, avez-vous du vin de Champagne ?

—Il y a de tout dans mes caves, répondit orgueilleusement Sauvageon, je vais vous monter d'un sillery dont vous me direz des nouvelles.

La bouteille au casque d'argent parut sur la table ; le bouchon sauta. Le vin était bon : il redoubla la gaieté des trois jeunes gens qui se levèrent en chantant pour se mettre en route. Sur le seuil de l'auberge l'un d'eux fit un faux pas et tomba en poussant un léger cri. On le releva ; il avait le pied foulé ; la foulure n'était point grave, mais la marche devenait impossible.

—Eh ! bien, mes amis, dit le blessé d'un ton presque gai, voilà qui se trouve à merveille. Nous allons partir en voiture. Justement j'étais fatigué, notre hôte pourra sans doute nous procurer un moyen de transport, avez-vous une carriole, notre hôte ? une carriole et un bidet ?

Sauvageon secoua la tête.

—Ni l'un ni l'autre ; répondit-il, mon métier est de nourrir et d'abreuver les gens, et non pas de les voiturier.

—Ah ! diable !... comment donc faire ?...

—Il ne manque pas de carrioles à Bougival, reprit le cabaretier, Jean-François, le maraîcher, en a trois à lui tout seul, sous son hangar.

—Voudra-t-il nous conduire à Paris ?...